



Le général Foch.

Voici sur ces heures tragiques quelques détails inédits et sûrs : A la nuit tombante, M. Clemenceau revenait de Compiègne, grand quartier général français, fâcheusement impressionné par les très mauvaises nouvelles qui, toute la journée, n'avaient pas cessé d'y affluer. Il alla voir aussitôt M. Poincaré. Il lui déclara que la situation était extrêmement critique, que si elle ne s'améliorait pas rapidement, le gouvernement devait se préparer à quitter la capitale. M. Poincaré répond qu'il est déjà parti une première fois en 1914, qu'il se refuse à partir une seconde, et que, dans tous les cas il ne saurait, pour le moment, être question de son départ.

«Réfléchissez-y, réplique M. Clemenceau. Vous partirez, si vous le voulez, l'avant-dernier; quant à moi je quitterai la capitale le dernier et au besoin en avion.»

Le Président de la République dînait, ce soir-là, comme d'ailleurs presque tous les dimanches, dans l'intimité à l'Élysée avec Mme Poincaré, son frère et sa belle-sœur. Le dîner fut, comme on pense, assez mélancolique. On ne s'entretint que des mauvaises nouvelles apportées par le Président du Conseil.

Vers 11 heures, coup de téléphone de M. Clemenceau.

«Je vous demande, dit M. Clemenceau, à M. Poincaré, de songer à ce que je vous ai dit et de vous préparer aux décisions que les événements peuvent rendre très prochainement nécessaires.»

M. Poincaré lui répond : «Je vous demande de penser aux objections que je vous ai faites; mon opinion pour l'instant n'a pas changé.»

Il y eut, cette nuit-là, une alerte de gothas. M. Poincaré se leva comme il faisait toujours et s'habilla afin d'être exactement renseigné par la Préfecture de police sur le bombardement et d'aller au besoin visiter les victimes. Mais aucun point de chute, aucun accident ne fut signalé par la Préfecture. Il profita de ce qu'il était debout pour écrire personnellement à M. Clemenceau une lettre qui lui fut portée le lendemain dès le réveil. Il lui renouvelait toutes les objections qu'il lui avait faites au cours de son entretien, la veille.

Le lendemain matin, au Conseil des Ministres, on examina la situation. M. Clemenceau dit à M. Poincaré : «Les objections que vous m'avez faites sont, je le reconnais, extrêmement fortes. Je désire que vous m'accompagniez au grand quartier général.»

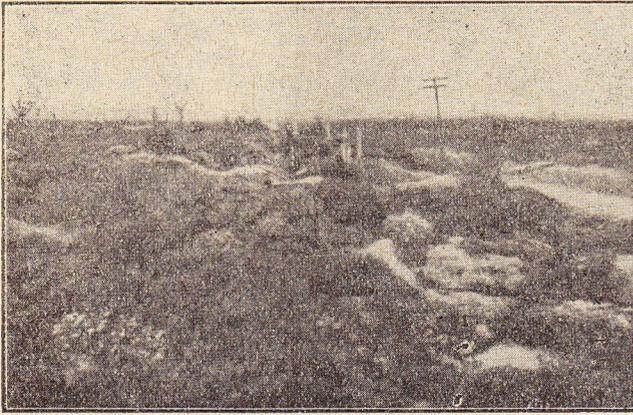
M. Clemenceau et M. Poincaré partirent ensemble pour Compiègne où il y eut, chez Pétain, une réunion à laquelle assista Lord Milner. C'est là qu'on décida de tenir le lendemain, à Doullens, la conférence fameuse d'où l'unité de commandement devait sortir. (1)

On partit en auto à Doullens et en chemin on rencontra des colonnes françaises se dirigeant vers le sud et des colonnes britanniques se dirigeant vers le nord. Le manque d'unité sautait aux yeux de tout le monde.

Foch voulut que l'unité des deux armées fut rétablie à tout prix. Cette question secondaire auparavant, devint capitale en ce moment.

Il n'y eut, pour ce, plus question de couvrir en

(1) «La bataille de Foch», par Raymond Recouly.



Sailly-Saillisel, chemin de terre vers Péronne.

même temps Paris et Calais, il s'agissait de défendre Amiens d'abord. Amiens deviendrait donc le but de la bataille. Foch travailla immédiatement à l'exécution de ce plan.

En auto, il se rendit d'un quartier général à l'autre et ne cessa de répéter partout la même chose à Pétain, à Haig, à Gough, à Debeney, à Fayolle et à Humbert.

Il ne donna pas beaucoup d'ordres, mais ceux qu'il donnait étaient clairs et décisifs et il surveilla leur exécution où laissa son à Desticker, son homme de confiance.

Gough fut remplacée par Rawlinson. L'Angleterre devait envoyer immédiatement 75.000 hommes de renfort. Clemenceau vint aussi plusieurs fois au G. Q. G. Pershing, le commandant en chef des Américains offrit l'appui effectif et immédiat des divisions américaines déjà entraînées et Foch accepta ce secours avec reconnaissance.

Haig se rallia loyalement et en pleine sympathie à la situation nouvelle, et devant ce sentiment cédèrent les impressions pénibles de mésentente ou de duretés de langage.

Les bureaux de Foch étaient installés à la mairie de Beauvais. Le cabinet du maire, au premier étage, devint le bureau du grand général. Deux grandes cartes étaient fixées au mur. Dans la salle des fêtes travaillaient ses deux hommes de confiance, Weygand et Desticker. Foch habita une maison ancienne et originale dans la rue Saint Jean. Il se levait à 7 heures, déjeunait à 8 heures, et se rendait alors à son bureau, où son chef d'état-major, Weygand l'attendait déjà et lui communiqua les rapports de la nuit précédente.

Mais Beauvais était trop vivante et trop bruyante et déjà le 7 avril Foch se transporta à Sarcus, un village pittoresque de 400 âmes sur la route de Beauvais au Tréport.

Il s'installa dans un superbe château, au milieu d'un parc, en dehors du village, dans un endroit fort tranquille.

Presque tous les jours Foch se rendit à l'ancienne église pour y prier pendant quelques moments.

Les bureaux de l'état-major étaient installés dans une vieille maison près du château.

Bon nombre d'officiers durent se contenter d'habiter dans des baraquements hâtivement construits dans le parc.

## La route de Paris

### La bataille près de Lassigny et de Plessis-de-Roye.

Il serait intéressant de regarder de près les troupes allemandes qui étaient engagées dans la lutte terrible. Henry Bordeaux nous donne des détails intéressants à ce sujet; il les communique d'après des récits de prisonniers et d'après la lecture de certains carnets de notes.

Dès que nous eûmes dépassé Saint-Quentin, — se souvient avec satisfaction un soldat du 36<sup>e</sup> régiment, — le pillage commença. On fouilla les maisons abandonnées. Tous les approvisionnements en vivres furent enlevés : pain, pommes de terre, beurre, graisse, confitures, haricots, vins, etc.

En maints endroits, des vieillards des deux sexes étaient restés. Ils pleuraient et priaient les soldats de leur laisser quelque chose à manger pour les empêcher de mourir de faim. Les soldats repoussaient ces gens sans pitié et emportaient tout, jusqu'aux couteaux, cuillers, fourchettes, assiettes, effets d'habillement de tout espèce. Ils brisaient et détruisaient ce qu'ils ne pouvaient emporter. Les vêtements étaient arrachés des armoires, jetés à terre et foulés aux pieds. Tables et armoires étaient mises en pièces. Tableaux et glaces étaient arrachés des murs et mis en miettes. Dans les caves, on laissait les robinets des tonneaux ouverts, afin que le vin qu'on ne pouvait boire ou emporter fût perdu.

Le commandant du 11<sup>e</sup> bataillon (capitaine Detenier) donna l'ordre à quelques soldats de se rendre à Noyon avec des voitures, pour piller. Ces hommes revinrent au bout de quelques heures, avec un gros butin. Ils avaient, par exemple, plusieurs milliers de cigarettes, cigares, de la marmelade de pommes, des confitures, du vin, du chocolat, beurre, graisse, pommes de terre, des cartes, tables, nappes, mouchoirs, linge de corps, savon et beaucoup d'autres choses.

Chaque soldat reçut 20 cigarettes anglaises, de 300 à 400 grammes de savon, 3 à 4 boîtes de marmelade par escouade, ainsi que 3 à 4 boîtes de lait. Les feldwebel en reçurent beaucoup plus. Les haricots et les pommes de terre furent versés aux cuisines du bataillon pour être apprêtés et distribués aux compagnies. Les officiers gardèrent pour eux les bonnes choses et les objets de valeur. Dans les autres bataillons, les hommes furent autorisés à se rendre isolément à Noyon pour piller à leur aise tant qu'ils voulaient.

Un soldat consigna dans son carnet de notes à Guiscard :

« Dans le jardin, le capitaine creuse la terre pour voir si l'on n'a pas caché des choses précieuses. Finger arrive avec le T. C. et apporte à manger. Dans le jardin, il y a un paysan mort, le lacet au cou, une blessure à la tête, sa pipe à côté de lui. Mystère! A-t-il tiré sur nos troupes? Les Anglais l'ont-ils pendu pour espionnage... »

Les prisonniers déclarèrent que les troupes avaient une confiance illimitée dans leurs chefs et dans la victoire qui devait apporter la paix.

Un carnet de notes nous apprit que le 25 le kronprinz passa devant les troupes et les félicita. Aux divisions qui suivaient on fit connaître les nouvelles de la victoire et le bombardement de Paris.

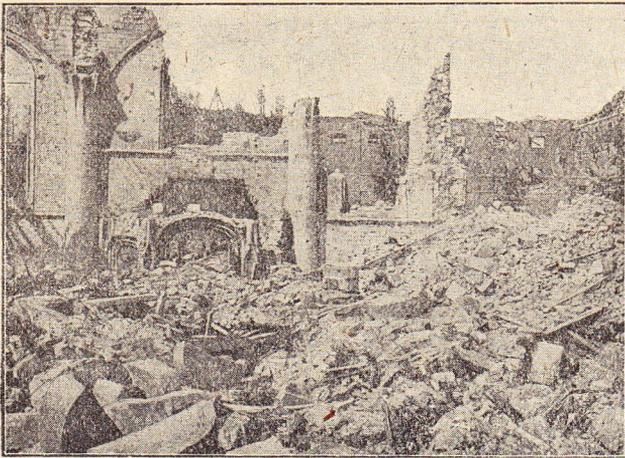
Mais pendant les marches forcées on eut souvent à souffrir de la faim.

...Le moral de tous est plein de confiance, on n'entend que plaisanteries sur plaisanteries. Nos officiers, eux-mêmes, rient beaucoup.

La route est très animée. A Origny, il y a des officiers, des hommes, des habitants sur leurs portes. Certains habitants nous regardent d'un air malveillant, d'autres ont des larmes aux yeux. C'est le même spectacle qu'en juin 1915, à Chauny.

Peu après Origny, arrivent les premiers blessés légers. Cette vue nous rappelle que la guerre est chose très grave, mais ces gens qui, pour la plupart, ne sont pas blessés sérieusement, juste de quoi faire un tour au pays, sont heureux d'avoir échappé à la guerre. Un camarade nous a dit en passant : « C'est fini pour nous! »

De cette façon les Allemands marchèrent au combat, animé du ferme espoir dans une fin victorieuse et ils ne se doutèrent pas dans quelle tuerie



L'Église de St-Nicolas à Bapaume.

fernaie on les envoyait, ni même quelle serait cette fin, quelque proche qu'elle leur semblait.

\* \* \*

Nous avons vu que Montdidier était tombée.

Il y eut toujours une large brèche, une ouverture béante d'Ayencourt à Rollot. Mais heureusement pour les Alliés, l'ennemi ne disposait pas encore de son artillerie lourde et seulement d'un nombre fort restreint d'avions.

Mais au nord le danger était toujours menaçant. L'ennemi y avançait sur les deux rives de la Somme, dans la direction d'Amiens. Cette ville succomberait-elle? Question angoissante! Foch se porta garant que ce désastre n'arriverait pas. Cette parole suscita partout de la confiance. Un homme comme Foch ne pouvait s'en promettre à la légère!

Le général Curey prit le commandement de toute sorte de troupes démantelées, rapidement réorganisées. Il arrêta une violente attaque près de Proyart. Tous les isolés se joignirent au groupe et Curey se maintint sur ses positions, de sorte que plus tard Lloyd George put annoncer : «Le détachement Curey a sauvé l'Angleterre». La bataille se calma au nord de la Somme.

L'ennemi se porta de nouveau vers le sud pour se lancer contre Compiègne. Fayolle réorganisa les troupes anglaises. Des divisions françaises accoururent. Il y eut des attaques et des contreattaques : des villages passèrent successivement d'un groupe à l'autre.

Le 30 von Hutier attaqua Humbert sur tout le front Noyon-Montdidier. Il voulait rompre le mur de Fayolle. Trois divisions allemandes firent une avance inquiétante, mais le 31, le matin du jour de Pâques, Plessis-de-Roye était repris et défendu. Nous donnons ici quelques détails concernant ces terribles combats. (1)

Pour forcer le chemin vers l'Oise, donc vers Paris, on se battit surtout près de Lassigny où l'ennemi avait amené des troupes d'élite : la 5e division de la garde, la 7e de réserve et la 103e. Il voulait surtout percer jusque dans la vallée de la Matz : c'est pourquoi il attaquerait Plessis-de-Roye-Gury, à l'est et Orvillers-Sorel à l'ouest de la rivière. De cette façon, il pouvait éviter le terrain accidenté (la petite Suisse), dont Plémont formait le massif avancé. Mais celui-ci devait naturellement succomber si on pouvait conquérir la vallée de la Matz.

À droite les Français — la 53e division de Guillemain accouplée à la 53e de Renaud, — se trouvaient près du mont Renaud, devant Noyon. La 77e

division du général d'Ambly occupait Plessis-de-Roye.

On disposait encore d'autres détachements appartenant à d'autres divisions. Une section d'automobiles roula pendant 18 heures consécutives pour ravitailler les troupes. Les artilleries française et anglaise travaillèrent de commun accord.

Il a plu dans la nuit du 29 au 30, et le 30 au matin le temps est couvert, peu favorable aux réglages. Il pleuvra dans la journée : une pluie fine et intermittente. Le parc devient marécage, et les anciennes tranchées se remplissent de boue et d'eau.

Les compagnies du 4e régiment du génie ont réparé hâtivement nos défenses, avant de se mettre spontanément à la disposition de l'infanterie au moment de l'assaut et de combattre avec elle jusqu'à l'épuisement de leurs munitions et au corps à corps.

À partir de six heures du matin, le tir ennemi, très ralenti au cours de la nuit, commence à prendre plus d'intensité. À sept heures, sa puissance fait pressentir l'attaque. Il vise principalement la hauteur de Plémont, le village, le parc et le château du Plessis-de-Roye, Gury et les arrières, Orvillers-Sorel, les châteaux et les bois de Sorel et de Séchelles.

Nous avons déjà dit que les habitants de Plessis étaient aussi revenus et avaient construit des baraquements. Ils avaient cultivé les champs sous la direction de la châtelaine, Madame de Pontavice.

Le blé se levait déjà en ce printemps de 1918 et promettait une abondante moisson.

Le 21 mars les habitants entendirent la furieuse canonnade. On se rendit encore aux champs mais le lendemain on ne put plus travailler. L'inquiétude régnait dans les cœurs et l'incertitude paralysait les volontés.

Le 24 on entendit déjà la fusillade. On vit les fuyards de Noyon, de Guiscard et d'autres localités. Et l'on entendit raconter des récits terribles et surtout toujours le même mot : «Nous ne voulons pas les revoir. Nous les avons vus trop longtemps».

Mais des renforts arrivèrent et les soldats encouragèrent la population.

À Plessis on attendit encore, quoiqu'on chargeât déjà les chariots et qu'on se préparât à partir avec le bétail nouvellement acquis.

Le 26 on apprit que l'ennemi avait occupé Noyon depuis la veille. On résolut de partir pendant la matinée. Le cœur se rompit quand on jeta les yeux sur les champs ensemenés. Mais il fallait partir : l'ennemi était trop près. Et on ne voulait plus retomber sous son joug odieux. Les exilés quittèrent Plessis-de-Roye. Ce matin du 30 l'ennemi se battait pour leur village.

C'est ici la clef de Paris. Les baraquements croulèrent sous les obus et les champs furent labourés par les projectiles. Le château, déjà à moitié détruit, s'abattit et dans le parc les arbres tombèrent comme avec un profond soupir.

Les Allemands se livrèrent à l'assaut, à 7 heures et demie. L'artillerie française les bombardait et causa de terribles ravages dans leurs rangs : beaucoup d'officiers furent tués. Mais on disposait d'un «matériel humain» abondant et les vides étaient vite comblés; les vagues d'assaut avancèrent toujours. Les soldats se déployèrent : le terrain était fort étendu. L'ivresse de la victoire animait les troupes et avec courage, même avec audace elles avancèrent toujours tirant profit des chemins creux, d'anciennes tranchées, des bosquets et des haies.

Le 97e régiment occupait le secteur Plessis-de-Roye. Près de Plémont se trouvait le 159e. Le commandant Delmas du 2e bataillon avait établi son poste de commandement devant le parc de Plessis. La 7me compagnie, commandée par le capitaine Rieux, se trouvait un peu plus loin, près de Porte-Rouge. Son courage et sa tenacité fut celle de tous les combattants.

(1) D'après Henri Bordeaux. «Plessis-de-Roye.»



Les Anglais, munis de masques contre les gaz, attaquent une tranchée allemande.

La compagnie fut attaquée par un ennemi nombreux, mais elle se défendit pendant quatre heures.

L'adjudant Ronchouse fut blessé à la tempe mais refusa de se laisser conduire au poste de secours.

Le soldat Capellano tomba mortellement blessé alors qu'il se découvrit pour recevoir à coups de grenades, un groupe allemand qu'il avait laissé s'approcher. Le lieutenant Danguin, qui avait déjà été cité six fois à l'ordre du jour de l'armée, fut blessé au-dessus de l'œil gauche. Le sang lui coula dans les yeux mais il resta près de ses hommes pour les encourager. Le lieutenant Monteil, quoique blessé, refusa aussi de quitter ses hommes. Les héros furent encerclés. Lorsque à 8 h. 15 le capitaine attendit ses coureurs qu'il avait envoyés chez le chef de bataillon, il aperçut, à son grand étonnement, à cinquante pas derrière lui, et aussi derrière sa compagnie trois soldats allemands. Avec le caporal Beryer et l'ordonnance Perrier il fondit sur l'ennemi : deux des trois Allemands furent tués, l'autre put s'enfuir.

Quelques minutes plus tard une nouvelle patrouille allemande se cacha derrière le mur et attendit. Les coureurs envoyés auprès du commandant Delmas ne revinrent plus et les munitions se font rares. Heureusement le capitaine avait encore trouvé trois à quatre cents cartouches de réserve dans les ruines de Plessis. On les distribua parmi les sections de la première ligne.

Le caporal Comte qui était blessé et se rendait au poste de secours revint et apporta la nouvelle.

Les Allemands sont là, entre nous et le P. C. du chef de bataillon. Ils sont nombreux, très nombreux, peut-être deux bataillons. Ils m'ont arrêté et maintenant ils me renvoient vers leur poste de secours à eux, dans cette direction.

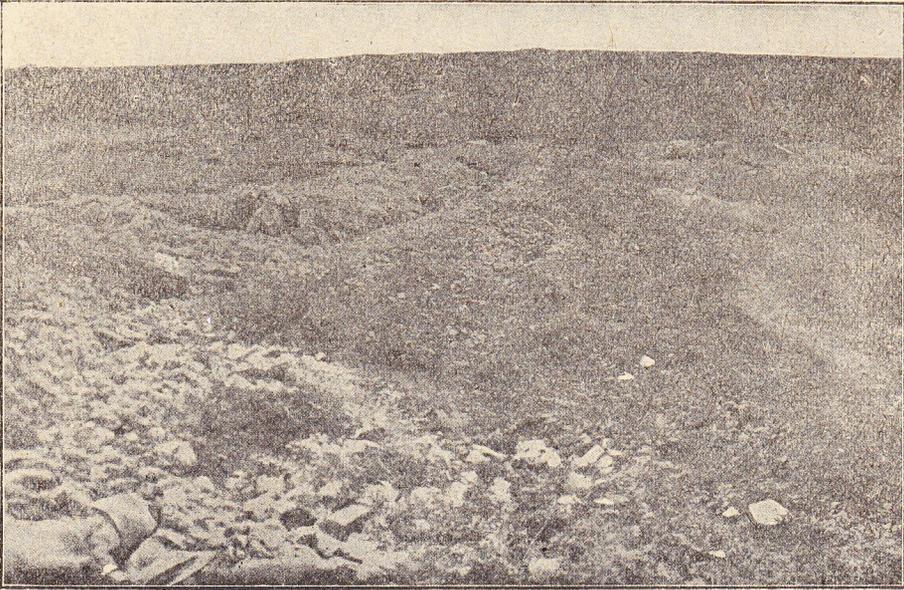
La 7e compagnie est donc coupée de toutes communications sur ses flancs et en arrière : elle est cernée. Un seul espoir demeure : elle peut recevoir un renfort du bataillon. Il faut donc tenir, se cramponner; il y va du salut de la France. Le capitaine des Rieux serre avec sa liaison sur la section de réserve, l'arrête à l'entrée du boyau qui y accède avec la mission d'en interdire l'approche aux Allemands venant de l'arrière. Cependant les sections de l'avant réclamant des cartouches : il n'y a plus de munitions. «On ne tire bientôt plus du tout. Les

mitrailleurs eux-mêmes se sont tus, sans espoir, car ils ont précédemment envoyé deux hommes aux cartouches. (vers le P. C. du capitaine). Le premier n'est pas revenu, le second a rencontré les Allemands en cours de route, au Plessis. Ils lui ont tiré dessus; à grand-peine a-t-il pu leur échapper et revenir essouffé vers ses camarades, ne rapportant que d'effrayantes nouvelles : les Boches sont au village, derrière nous. Il est alors un peu plus de neuf heures. La première ligne est désarmée, impuissante et en face d'un ennemi qui va se ressaisir...»

Le capitaine rallie à lui, dans le boyau, les trois sections de l'avant (Monteil, Danguin et Veyron). Formant une sorte d'îlot, groupée, la 7e compagnie tiendra encore. Ce qui restait des 1re, 3e et 4e sections arriva par infiltration. Les hommes, inconscients pour la plupart de l'extrême gravité de la situation, parlaient joyeusement de ce qu'ils venaient de voir et de faire, et se rangeaient dans le boyau. — Ah! mon capitaine, quel bon travail, ce matin. Nous en aurons, des Boches, sur la conscience! C'est à ne pas y croire.—Oui, c'est bien, c'est très bien. — Le regard de ces hommes rayonnait de contentement, de la joie du devoir accompli. Les mitrailleurs chargés de leurs pièces arrivent eux aussi. Ils ont causé de grandes pertes à l'ennemi et s'en réjouissent. — Nos machines sont payées, disent-ils. — Oui, fait le capitaine, c'est bien. Vous vous êtes très bien conduits tous. Mais il faut que je vous demande plus encore. Notre position est devenue mauvaise. Que chacun le sache. Nous sommes tournés, enveloppés. Sur nos ailes, l'Allemand a passé, depuis plus d'une heure. Il nous reste peu de cartouches. Avec elles nous allons tenir jusqu'au bout, c'est l'ordre... — A cette annonce dure, imprévue, les fronts devinrent soucieux. Ce fut l'instant du sacrifice. Personne ne broncha.»

Qu'on imagine la scène : ces hommes revenant, ivres de joie, vainqueurs, car ils ont arrêté l'ennemi, et le chef, confiant en eux, leur disant la vérité et tous résolus à mourir. La demi-section Bertrand qui était en réserve ouvre le feu : seule elle a des cartouches encore et, au repli de la première ligne, les Allemands se sont avancés de tous côtés.

Le sous-lieutenant Bertrand est blessé. Les offi-



Le terrain bombardé près de la hauteur 304. (Morthomme)

giers blessés — celui-ci est marié et père et cet autre est fiancé — refusent de séparer leur sort de celui de la compagnie.

«Cependant la fin arrive à grands pas. Ne va-t-elle pas se montrer impitoyable, du moins pour les premiers que les Allemands, furieux sans doute, vont aborder? Mais à qui l'honneur de s'offrir en premières cibles? Galons obligeant, pense le capitaine. Allons : — Que les gradés passent en tête! — Ce fut son dernier ordre. Les gradés viennent se ranger devant les hommes, à l'endroit dangereux, en tête du boyau, dans l'élément de tranchée, près de la route par où les Allemands se présentent en plus grand nombre. Le mouvement n'est pas achevé que déjà, et tout à coup, le capitaine, en tête, se voit mis en joue par deux éclaireurs ennemis, debout à six pas de lui. Il se raidit, fixe un instant ces deux Allemands. Est-ce la mort? Bertrand est à la gauche du capitaine, le touche presque. Deux coups de feu, simultanés, ont déjà retenti. C'est Bertrand qui s'affaïse, poussant un cri de douleur — : Ah! mon capitaine! Ah! les brutes!... Une balle lui a fracassé le bras gauche, vers l'articulation de l'épaule. Une autre l'a traversé de part en part dans la région stomacale.

«De chaque côté de la route Lassigny-Belval, en deux colonnes, à cinquante pas de nous environ, une section allemande est couchée, devant elle ses mitrailleuses légères en position de tir. Cette section se lève, avance en courant : D'autres, derrière, arrivent au pas de gymnastique. Nous allons donc être massacrés par ces gens-là lâchement, inutilement!

«Sous les coups de feu, le capitaine s'est avancé franchement de quelques pas vers l'assaillant : — Ne tirez pas! Nous n'avons plus de cartouches. Mes hommes ont fait leur devoir... —Des mitrailleuses françaises de deuxième ligne ont ouvert leur feu sur nous autant que sur les Boches. Les 75 enfin! commencent à donner. C'est le bruit, la fumée, le désordre. Nous en bénéficions, car dès lors l'ennemi nous néglige, se précipite en avant pour échapper aux balles, aux obus et pour atteindre cet objectif dont nous leur avons barré le chemin pendant trois heures. En nous dépassant, d'un geste bref il nous a indiqué le chemin dur et humiliant de la captivité. C'en est fait de la 7e compagnie. Elle ne comptera plus. Le feu français l'accable encore durant quelques minutes. Des hommes tom-

bent. Ce sont les nôtres qui tuent les nôtres. Tant pis! Tirez toujours, puisque les balles ne sont pas pour nous! L'honneur est sauf, et nous sentons en fin de compte que nos vies, nos blessures et notre liberté sont largement payées...» (1)

Les hommes de la 2e section refusent d'abandonner Bertrand, leur officier, qui git, criblé de balles, au bord de la route. Ils l'emportent mourant. Bertrand leur donne son portefeuille pour sa «pauvre mère». A cette évocation il pleure, il est si jeune. Mais voici les Boches, il se raidit. Le lendemain, il meurt à Ham, sans soins.

Voilà donc un épisode de la bataille du 30, près de Lassigny. Malgré la résistance opiniâtre les Allemands étaient maîtres du village, du château et du parc. Mais ils étaient désorganisés et exténués : les troupes avaient perdu les chefs de bataillon et un des colonels. Ils avaient subi aussi de lourdes pertes.

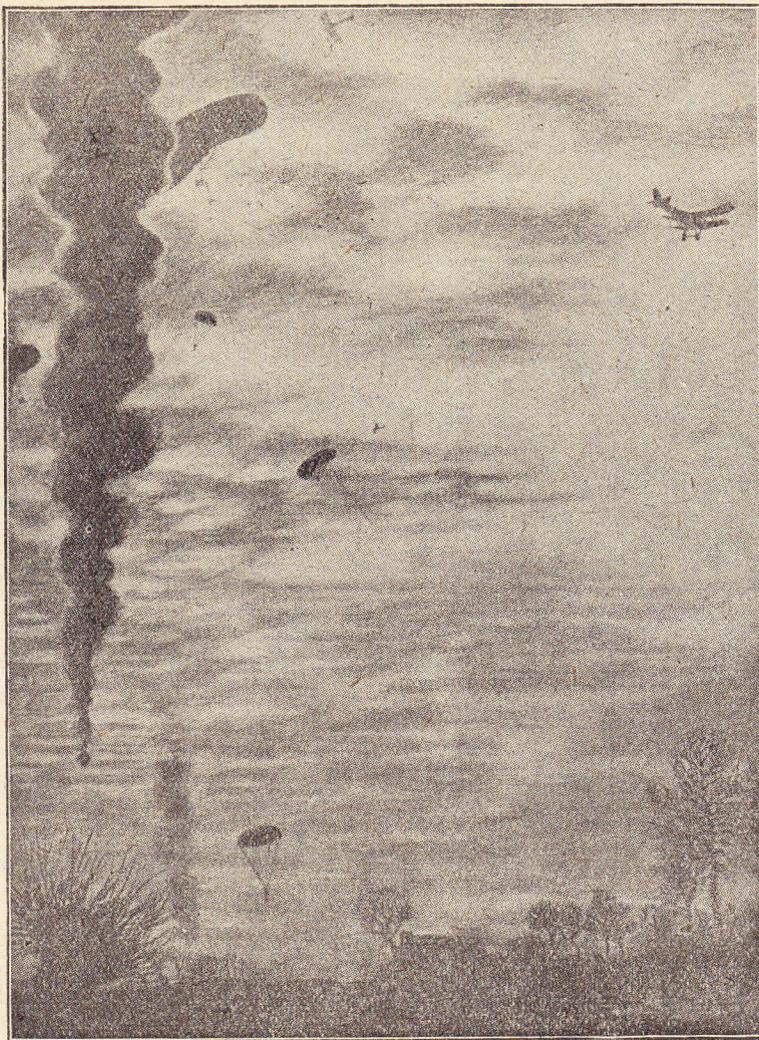
Dans le parc même les Français résistèrent encore vigoureusement. Le capitaine Pouzin de la 2e batterie du 6e régiment d'artillerie de campagne, avait établi son poste d'observation dans un arbre. Il vit des Allemands à la porte du parc. Le capitaine aida un m'traillleur à disperser le groupe. Les Allemands amenèrent aussi une mitrailleuse, puis un canon. Mais Pouzin, les réduisit au silence. L'ennemi fut encerclé.

La 53e division, celle de Guillemain, défendit les hauteurs entre Plémont et Lœrmont, le massif de Thiescourt, la citadelle de l'Île-de-France. Le 2e bataillon du 159e régiment avait reçu l'ordre de défendre Plémont même. Le 159e est un régiment de chasseurs alpins d'habitants des montagnes du Dauphiné et de la Savoie, dont beaucoup étaient succombés devant Arras et Vaux.

Le régiment était arrivé le 26, au soir; il fut amené en camion automobile. Il vit sortir des hommes du 46e et du 31e de la bataille: c'était un spectacle décourageant. Les troupes avaient souffert beaucoup. Le 159e reprit donc le mont Plémont. Le capitaine Surian écrivit dans son rapport :

La défense du front, déjà très étendu, qui m'était

(1) Cahier manuscrit du capitaine Alain des Rieux, écrit à Rastadt le 20 avril 1918 : ont signé, après lui, le capitaine Clerc (de la 6e compagnie du 97e) et les lieutenants Dauguin, Monteil, Suchet, Lerret et Gervais.



Attaque d'avions sur un ballon captif.

confié, était rendue plus difficile encore par les ravins nombreux qui descendent de la cime du massif vers le nord-est et l'est, par les nombreux boyaux venant de l'ennemi et qu'il fallait surveiller, et par toutes les pointes boisées poussées vers la plaine, pointes qui rendraient les flanquements très difficiles à réaliser. Trois cent cinquante hommes pour défendre ce massif, si désirable pour l'ennemi, c'est peu. Aussi tout le monde, pendant les trois jours et les quatre nuits de répit que nous laissèrent les Allemands, comprenant l'importance de la position, et décidé à exécuter l'ordre de la tenir jusqu'au dernier, se mit-il résolument à la besogne.

Le 20 mars on vit l'ennemi déboucher de Lasigny, se dirigeant vers Plessis-de-Riye; d'autres détachements arrivaient du nord de Plémont.

Le combat commença donc immédiatement et il fut très dur.

De nombreux groupes allemands avancèrent vers le versant ouest de Plémont et menacèrent de contourner le massif. Les ballons sifflaient, les mitrailleuses crépitaient. L'ennemi s'approcha jusqu'à 100 mètres du poste de commandement. Celui-ci dut être évacué. On brûla les papiers.

Le capitaine Surian fit reculer un peu ses hommes. Chacun fit son possible. Le capitaine Thaveny défendit le flanc droit, Surian le flanc gauche. Le

premier fut blessé. L'adjudant de bataillon Chataigner prit le commandement.

« Il ne faut pas qu'un Boche mette le pied sur le plateau », fut la réponse.

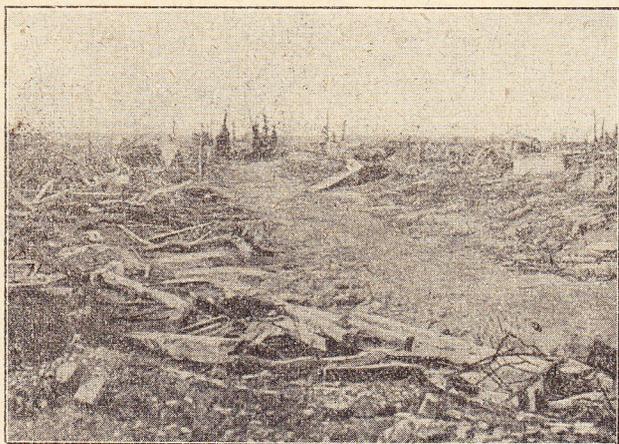
« On rapporte le capitaine Thuveny, grièvement blessé », écrit de Surian. « Je l'embrasse. Il me reconnaît. C'est vous, mon commandant ? Je suis content, je ne regrette rien. Il faut que l'on nous aide, il faut que nous soyons victorieux. Vive la France ! On l'emporte. Il répète : « C'est pour la France... »

Il y eut beaucoup de morts et de blessés. La situation était terrible. Le commandant garda son sang-froid. Une grosse émotion l'étreignit cependant. Il connaissait tous les hommes couchés autour de lui et il leur portait de l'affection. Il vit le corps du sous-lieutenant Duflos, tué par une balle à la tête. Duflos n'était âgé que de 21 ans. Surian l'estimait tellement qu'il l'avait pris comme adjoint, il y avait cinq jours.

Le combat continua sans répit. Et quel combat !

Le caporal Renon, entouré de trois ou quatre hommes, s'élança au-devant des assaillants et se bat deux minutes à la grenade, pour permettre aux mitrailleurs d'enlever leurs pièces restées en position jusqu'au dernier moment.

Mais par des faits pareils l'attaque fut brisée. L'artillerie faible au début, soutint bientôt les Français de toutes ses forces. Les munitions arrivèrent



Le village de Flers

en abondance. Partout on montrait la même ardeur à l'avant comme à l'arrière-garde et de cette façon on garda le mont Plémont.

Le village, le parc et le château de Plessis-de-Roy furent perdus; c'était un puissant point d'appui par l'ennemi.

Le lieutenant colonel Fournier, chef de l'infanterie divisionnaire, prépara une contre-attaque.

Avant toutes choses, il importe de garder l'ennemi en cage, de lui interdire les sorties du parc, de l'empêcher de s'y fortifier. C'est le rôle de l'artillerie. Jusqu'à cinq heures du soir, qui sera l'heure fixée pour la contre-attaque, elle livrera sa bataille.

Malheureusement, pendant ces heures du début de l'après-midi, l'artillerie est pauvre. La division ne dispose pour son ravitaillement que de son seul parc. A un moment donné, certains groupes n'ont plus que cinquante coups par pièce. Dieu merci, les camions arrivent de l'arrière, chargés de munitions. Ils sont poussés jusqu'à Mareuil-Lamotte, à trois kilomètres des fantassins ennemis.

Les Marsouins devaient attaquer sur le flanc gauche, le 56<sup>me</sup> bataillon de chasseurs sur le flanc droit; quatre compagnies du 236<sup>me</sup> devaient attaquer le parc de front.

Les ordres étaient clairs et précis mais exigeaient beaucoup d'audace et d'énergie pour obtenir de bons résultats. Les troupes partirent à six heures et demie. Le temps s'était remis au beau.

Les trois compagnies du 236<sup>me</sup> s'élancèrent sur le parc, celle de Dessendie au centre, celle de Mestre à droite et celle de Gassard à gauche. Elles atteignirent les barrages de fil de fer. Les soldats se jetèrent sur les sentinelles et les massacrèrent. Les détachements avancés ouvrirent alors le feu sur les défenseurs du terrain entre le village et Canny. Beaucoup de ceux-ci se rendirent, les autres s'enfuirent devant le feu nourri des mitrailleuses. Les Allemands abandonnèrent même leurs tranchées. Beaucoup furent tués avant d'arriver sur les hauteurs. Les Français prirent ces tranchées d'assaut : elles étaient remplies de morts et de blessés. Ils s'emparèrent de mitrailleuses et d'un autre butin. Le nombre de prisonniers s'accrut. L'aspirant Leniaud raconta :

« En avant ! nous avançons rapidement, les hommes enthousiasmés tirent en marchant sur les nombreux Allemands épars dans la plaine et manifestent bruyamment leur joie. Ce jour-là, chaque homme de ma section a abattu sa paire de Boches. Nous arrivons aux tranchées ennemies : elles sont remplies de morts et de mourants. Quelques mitrailleuses, des fusils-mitrailleuses, du matériel de toutes sortes jonchent le sol, des groupes d'Allemands se rendent, nous leur indiquons la direction à prendre, et ils partent lestement. — Brusquement, à cinquante mètres de moi, j'aperçois un

mouchoir blanc qui se déploie au niveau de la tranchée : je m'approche, c'est un Boche qui veut se rendre, mais qui n'ose montrer la moindre parcelle de son individu. A l'aspect de mon revolver, il pousse un cri guttural : « Kamerad ! » et lève désespérément ses longs bras. Je l'envoie rejoindre les autres. Jusqu'à la crête, le terrain est parsemé de corps. Ils sont là dans toutes les poses : l'un, renversé sur le dos, la gorge ouverte, est hideux à voir; l'autre, recroquevillé sur lui-même, les poings crispés serrant l'arme, le casque ouvert sur le côté laisse voir une entaille sanglante; là-bas, un autre, blessé à mort, se roule convulsivement dans la boue : il est couvert de sang et sa bouche est remplie de vase. Elle est amère, cette terre de France !

La section avance toujours avec un entrain endiablé. J'ai l'impression que nous allons trop vite. Des obus éclatent nombreux, à cent cinquante mètres derrière nous. Je m'aperçois que nous avons dépassé notre tir de barrage. Heureusement un artilleur est là : il lance une fusée et le tir s'allonge.

Nous avons maintenant le Plessis en arrière et à droite, Lassigny à quelques centaines de mètres devant nous. Il est vraiment dommage que ce dernier village ne soit pas notre objectif, car nous en sommes très près et nous le prendrions sans coup férir. Les Boches ont dû l'évacuer, car aucune balle n'est tirée sur nous... »

D'autres détachements ne purent avancer aussi rapidement. La compagnie Gossard rencontra une sérieuse opposition. Le lieutenant Gossard même fut tué.

D'ailleurs l'ennemi résistait mieux maintenant. Mais les Français furent irrésistibles. Ils s'élancèrent impétueusement en avant sur tous les points et portèrent la surprise et le désarroi parmi l'ennemi. Pour celui-ci le combat dégénéra bientôt en une fuite. Les mitrailleurs français lui causèrent de nombreuses pertes. Beaucoup d'Allemands se retournèrent et levèrent les mains en l'air. On dirigea les prisonniers par centaines vers l'arrière et l'on prit des mitrailleuses par dizaines. La marche sur Plessis était triomphale. On rencontra beaucoup d'Allemands dans les trous d'obus : ils se rendirent tous sans résistance. Des cadavres de plus en plus nombreux jonchèrent le sol sanglant. La compagnie Dessendie entra dans le village et occupa tous les carrefours.

On y trouva encore vingt Allemands qui furent faits prisonniers.

Un peu après on vit encore déboucher des Allemands du parc. Ces hommes ne savaient pas encore que les Français se trouvaient près de l'église. Ceux-ci les laissèrent s'approcher et, tout-à-coup, les sommèrent de se rendre. Surpris, ils obéirent. Il y avait un officier avec ceux; il reçut ordre de conduire lui-même ses hommes à l'arrière. Il restait encore toujours des défenseurs dans le parc et le château. Mais une nouvelle attaque vigoureuse brisa aussi leur résistance. Les Allemands effolés s'enfuirent en jetant leur équipement. Mais de tous côtés éclatèrent alors des coups de feu et les fuyards surpris et muets d'épouvante s'arrêtèrent et se livrèrent.

Les prisonniers furent rangés et comptés à l'arrière : il y en avait 800. Dociles, ils marchèrent vers la base de concentration. Ils ne parvinrent pas à comprendre comment ils étaient tombés dans les mains de cette poignée d'hommes. Ils dirent que le parc avait été un véritable enfer.

Dans les caves du château, les Marocains délivrèrent 93 prisonniers français du 97<sup>me</sup>, qui leur serrèrent la main avec joie, surpris par cette délivrance rapide. La nuit fut encore très remplie. Des Allemands isolés erraient encore par-ci par-là et furent recherchés.

L'artillerie ennemie essaya, mais en vain, d'empêcher les Français de s'établir dans le village.

Lorsqu'arriva le matin de Pâques, Plessis-de-Roy était de nouveau solidement défendu par les



Attaque des mitrailleuses allemandes par la cavalerie française.

Français. En France et chez tous les alliés on lut avec joie le communiqué :

« Deux divisions allemandes qui avaient réussi à prendre pied sur le Plémont et dans le parc du Plessis-de-Roye ont été balayées par une magnifique contre-attaque de nos troupes qui ont rétabli leurs lignes. »

Mais quelle tragique matinée de Pâques, journée de la résurrection ! Des morts partout ! Et tant de blessés !

A Plessis même les Français eurent une journée tranquille ; devant eux la 7<sup>me</sup> division de réserve allemande avait tellement souffert qu'on dut la remplacer par la 3<sup>me</sup> bavaroise. De plus la 7<sup>me</sup> division était toute découragée.

« Un officier du 17<sup>me</sup> régiment », raconte Bordeaux, « avait été fait prisonnier, au sud de Lassigny par une patrouille de nos chasseurs ; et très emporté il dit de ses hommes.

— Autrefois j'étais heureux de mener au combat des hommes braves et si bien dressés, mais à l'heure présente il n'y a plus rien à entreprendre avec une pareille bande de cochons... »

Ces propos n'étonnent pas de la part d'un officier allemand, car ces messieurs sont habitués à comparer leurs hommes à des bêtes.

Sur le mont Plémont le jour de Pâques ne fut guère tranquille. Le commandant Surian voulut y reconquérir ses positions premières. Le 31 il fit donc cinq attaques dans ce but, mais elles ne furent pas complètement couronnées de succès, parce qu'il manqua des grenades.

Mais le 1<sup>er</sup> avril de nouveaux assauts furent livrés et les Allemands furent définitivement rejetés de Plémont. Ils y perdirent les prisonniers, dont 2 officiers ; les Français s'emparèrent aussi de 3 grosses mitrailleuses et de 9 légères plus une grande partie de matériel.

Les Zouaves, qui avaient livré de rudes combats pour Orvillers et qui avaient été refoulés jusqu'au bord du village, reprirent la place, le 31 mars, et s'emparèrent même du bois l'Épinette.

Ce régiment de Zouaves avait aussi combattu à Charleroi, en 1914. La veille de Pâques, il perdit devant Orvillers, l'adjoint de son chef.

« Or, écrit Bordeaux, le commandant de Clermont-Tonnerre était l'âme du 4<sup>e</sup> zouaves. Aucun chef n'a exercé plus d'influence sur ses hommes parce

qu'aucun, peut-être, ne les a davantage aimés. Disciple d'Albert de Mun, ancien officier de cavalerie démissionnaire pour s'adonner aux œuvres sociales, il était venu, à la guerre, reprendre sa place dans l'armée, et de l'état-major il avait même demandé à passer aux zouaves. Son autorité n'était comparable à aucune autre. Elle s'exerçait par la courtoisie des manières la politesse du ton, et une sorte de rayonnement venu du dedans. Un mot de lui forçait l'obéissance, et la voix le prononçait du ton le plus calme.

Il traitait chacun en égal, et chacun le sentait supérieur. A l'attaque de Douaumont, il conduisait sa compagnie la canne à la main, comme un père mène ses enfants en promenade.

Quand on sut, le samedi saint, au 4<sup>e</sup> zouaves, qu'il n'était pas revenu, ce fut une douleur collective qui, du jeune colonel Besson pleurant son ami, s'en allait dans les escouades, réunissant dans le même deuil le régiment tout entier. Le lendemain, l'ordre d'attaquer trouva tout le monde préparé. Ce fut prompt et superbe. Orvillers dégagé, l'ennemi fut délogé du bois de l'Épinette.

Le zouave Bevé reconnu au passage le corps du commandant, mais il fallait marcher : il passa. Et le commandant fut vengé. Puis on revint à lui. Il était étendu face à l'ennemi qui ne l'avait point touché, auprès de trois autres morts. L'élan des troupes était une dernière fois son œuvre. Sans paroles il les avait commandées. N'était-ce point sa manière, et ne suffisait-il pas de son visage intact ?

Le soir de ce jour de Pâques, le colonel Derigoïn, commandant la brigade et le secteur, et le lieutenant-colonel Besson, commandant le 4<sup>e</sup> zouaves, étaient réunis au château de Sorel, proche Orvillers, un château de briques rouges, massif, atteint par les obus, comme un vaisseau qui fait eau de toutes parts, adossé au bois. Un zouave entra dans le poste et présenta au lieutenant-colonel Besson un petit sac de terre, de ceux qui servent à élever les parapets des tranchées :

— J'ai mis là dedans, dit-il, les reliques du commandant.

Le mot « reliques » lui était venu spontanément aux lèvres.

Une voiture d'ambulance stoppait devant la porte. Le corps du commandant y était déposé sur un brancard.



Le combat terrible des troupes françaises et allemandes.

Les deux colonels sortirent pour voir une dernière fois le compagnon de leurs travaux, de leurs espérances, de leurs épreuves et de leurs victoires.

La nuit était venue et la bataille ne cessait pas. C'était, alentour, un grondement incessant d'artillerie. Des fusées rayaient le ciel noir. Les éclairs des batteries étaient comme la respiration haletante de l'horizon.

Pendant la vue de ce grand mort, à la lueur des petites lampes électriques, laissait une impression de douceur et de paix. Il rappelait dans son immobilité ces chevaliers sculptés dans la pierre au portail des cathédrales. Son visage poli n'avait aucune des contractions que laisse la souffrance. Une sérénité infinie le recouvrait, non pas insensible déjà, mais comme vivante encore. Frappé surtout aux jambes, dont l'une était entièrement broyée, la main gauche mutilée pendant le long de la hanche, il esquissait de la droite un signe qui lui était habituel au danger — celui de la Croix, — car, disait-il, il voulait mourir en chrétien. La mort l'avait figé dans le geste qui prie.

— Besson, dit à voix basse le colonel Derigoïn, qui est un dur guerrier, embrassons-le.

Les deux chefs touchèrent de leurs lèvres le front de leur camarade et la voiture d'ambulance s'enfonça dans les ténèbres.

Henri Bordeaux visita aussi le champ de bataille.

Devant le mur, c'est un amas de casques, souliers, sacs, ceintures, crosses de fusils brisés, douilles de cartouches. Depuis cinq jours on ramasse, on entasse, on classe et l'on enterre. Et cependant les restes de la lutte marquent encore le terrain. On enterre, et au delà du carrefour marqué par la cote 78, le long du ruisseau du Pré de Vienne, sur le sol ou dans les tranchées, les cadavres allemands se succèdent, qu'on n'a pas encore eu le temps d'ensevelir. Ils sont trop, et les corvées sont surmenées. Figures crispées, bouches ouvertes, yeux d'épouvante, nez serrés, et presque rien que de jeunes visages qui feraient pitié si l'on ne songeait à notre jeunesse décimée, à notre pays ravagé et qui fut menacé d'anéantissement. Bouches ouvertes, et pleines de terre : comme le dit l'aspirant Leniaud, « elle est amère, cette terre de France ! »

Un des derniers cadavres retrouvés du côté de Lassigny est celui d'un certain Werther, sous-officier du 36<sup>e</sup> régiment dont le carnet de route révèle le cœur sentimental et l'esprit philosophique. Blessé entre les lignes, il agonisa cinq jours sans être entendu ni secouru. Ce Werther mourant trouva dans la foi religieuse la force de supporter sa longue agonie. De tant de carnets allemands que j'ai eus sous les yeux, celui-ci est l'un des seuls où j'aie rencontré une sincérité émouvante.

Le 12 mars écrit ce Werther :

« L'époque que nous vivons est fort critique. Le monde suspend son souffle dans une effroyable tension. Et pourquoi tout cela ? Pas un enfant qui ne le sache. C'est parce que, nous, les Allemands, nous voulons, par les armes forcer la décision sur le front ouest.

Nos conversations roulent toujours sur notre offensive, et ce qu'on pouvait en attendre. A mesure d'ailleurs que notre séjour ici se prolonge, ce sujet devient le thème principal de nos entretiens. Il y a des optimistes, fermement convaincus de notre entrée triomphale à Paris dans quelques semaines, et des pessimistes qui croient que nous ne pourrons aller au delà d'un succès initial.

Mais tous sont persuadés de l'efficacité de notre gaz Croix-Jaune, qui est invisible, sans odeur et sans saveur.

Malheureusement, nous-mêmes n'avons pas de moyens de protection contre cette arme dangereuse et notre gaz coûtera la vie à bien des nôtres. Que de victimes fera encore cette nouvelle lutte. Beaucoup de camarades, qui sont au front depuis déjà trois ans et plus et qui ont jusqu'ici échappé à tous les dangers, perdront la vie dans cette dernière affaire. Ce serait à devenir fou si on y réfléchissait. D'ailleurs, cela ne servirait à rien. Confiants en Dieu, il nous faut gravir ce calvaire jusqu'au sommet.

L'attente sera-t-elle longue encore ? Quand donnera-t-on l'ordre d'attaque ?

Le comte Hertling, encore une fois, a tendu la main à nos ennemis. Ceux-ci ont pris leur décision : combattre. Désormais, plus de doute possible, l'offensive se fera. Jusqu'au dernier moment, on avait



Ce qui reste d'un dépôt de munitions qui a sauté.

espéré pouvoir éviter cette chose effroyable; il n'y faut plus penser.

Depuis une semaine, nous avons un vrai temps printanier superbe. Pendant la journée, il fait même chaud, tandis que, pendant la nuit, la fraîcheur est grande encore. Chez nous on fait les derniers préparatifs. Il n'y a plus que de petits exercices. Nous avons reversé nos deux couvertures de laine; notre bataillon complète aujourd'hui son effectif en chevaux. On a changé les vareuses, bottes et souliers en mauvais état. Nous sommes prêts à partir et, selon toute prévision, c'est cette semaine que cela se déclanchera. Si seulement on en était à pouvoir se dire : c'est sûr! Rien d'insupportable comme cette incertitude torturante, moins pour nous encore qui faisons la guerre, que pour les êtres restés aux pays. Ah! si je pouvais seulement écrire à ma chère petite Catherne : «de plus dur est passé et je m'en suis tiré sain et sauf...», mon aimée pourrait retrouver le calme. A la vérité, ses lettres ne laissent pas directement percer son inquiétude, mais je la lis entre les lignes et je la sens.

Le régiment de Werther partit et le 25 mars il écrit de Fraillecourt :

«C'est dimanche, écrit-il, nous avons repos. En pensée, je suis au pays. Ce dimanche est le jour de confirmation de ma belle-sœur, Anna. Je tâche d'imaginer, heure par heure, tout ce qui arrive dans la maison de mon aimée. Je me reporte à l'heure où, pour la première fois, l'amour de ma Catherine a pénétré dans mon cœur. Anna avait alors neuf à dix ans : elle cherchait à troubler notre tête-à-tête. Maintenant, c'est une jeune fille, et qui sait si elle attendra longtemps encore avant de trouver, elle aussi, un fiancé?...

Je me laisse aller à mes souvenirs. Il y a dix ans juste avant-hier que je m'approchais de l'autel pour avant à mon Dieu fidélité éternelle. Cela me semblait si facile alors...»

Puis Werther écrit encore au cantonnement : il entend le murmure d'un ruisseau et pense au Werther.

«Tourne alors tes regards vers le Tout-Puissant et dis-toi que ce qu'il a fait est bien fait même si nous autres hommes, ne sommes pas capables de le comprendre.»

Plus il approche du front; plus il se détache de la vie. Le 29, près de Lassigny, son régiment reçoit l'ordre : «la bataille commence demain».

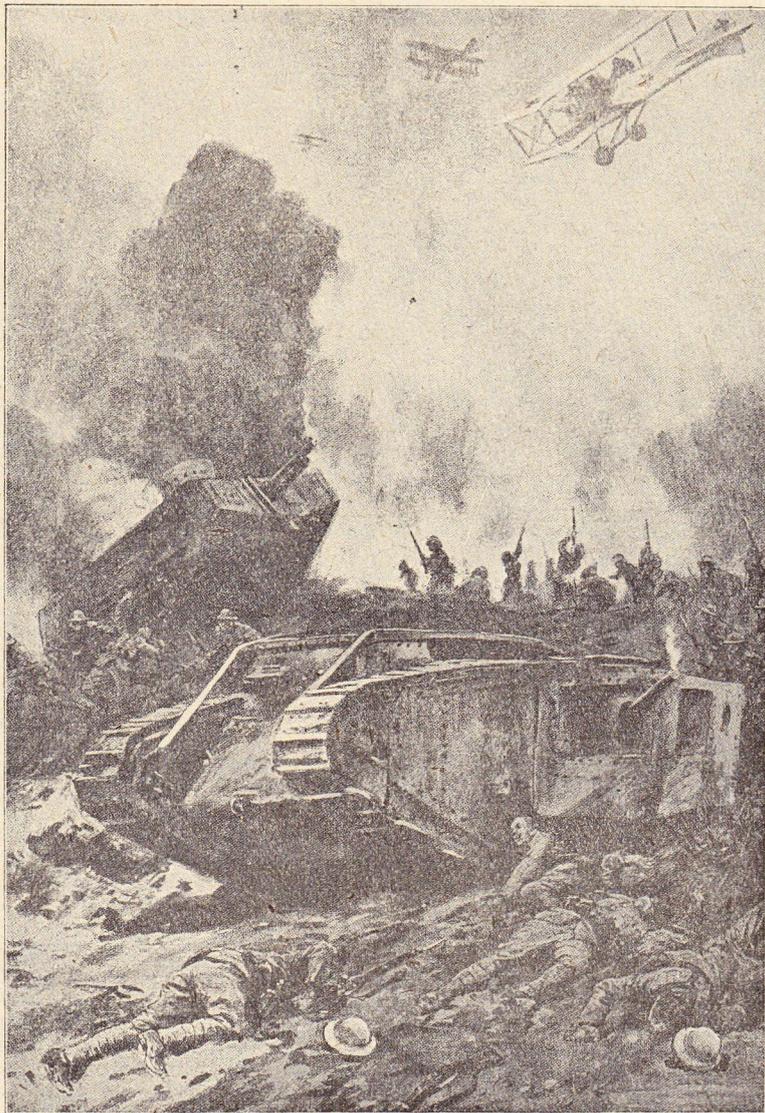
Et le voilà maintenant terrassé par la mort.

Le lundi de Pâques il écrit encore dans son carnet : «Je ne peux m'empêcher de penser à la parole entendue à ma confirmation : sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de la vie éternelle». Je garderai fidèlement ma foi, même si, dans les jours à venir, des heures pénibles devaient sonner. Ou je saurai bien mourir dans cette guerre, ou je rentrerai sans tache à la maison, pour qu'on ne dise pas, après la guerre, que je me suis défilé.»

Depuis quarante-huit heures, je suis blessé. Un éclat d'obus, venant de côté, m'a broyé le bas de la jambe droite; je ne peux plus marcher. Ici, pas âme qui vive. De temps en temps monte le cri d'un camarade grièvement atteint comme moi, appelant un brancardier. Ma blessure ne semble pas très grave. J'espère, en tout cas, pouvoir conserver mon pied, si la gangrène ne s'y met pas. Mes forces diminuent beaucoup. J'ai tout d'abord perdu beaucoup de sang, et puis en trois jours, j'ai mangé, la première journée deux tranches de pain et aujourd'hui vingt-cinq à trente haricots blancs que j'ai trouvés dans la poche de mon manteau. Je ne trouve à boire que de l'eau sale des trous d'obus. Enfin, c'est toujours quelque chose à boire. Pendant la première nuit et hier également, je me suis déplacé en rampant à quatre pattes. J'ai pu faire environ mille mètres en arrière. Mais mes frères ont été ramenés plus loin encore. Maintenant, je ne peux plus m'asseoir. Mais je suis résolu et plein de courage, je me suis remis tout entier sous la garde de Dieu.

Deux jours après il écrit encore :

Voici quatre jours déjà que je suis étendu ici, sous le ciel, sans qu'âme qui vive m'ait découvert. Seuls, les avions bourdonnent autour de moi; je leur



Des aviateurs allemands attaquent des tanks pendant l'offensive allemande.

fais signe de la main, ils ne me comprennent pas. En outre, les obus ne cessent d'éclater à droite et à gauche de moi. Mes forces s'affaiblissent de jour en jour. J'espère cependant tenir encore deux ou trois journées. La faim me tenaille mais ma blessure me fait souffrir plus encore. Je n'ai pu rien manger de plus; je n'ai bu qu'un peu d'eau sale dans les trous d'obus. Et puis, il pleut. La nuit dernière, je n'avais pas un fil de sec sur tout le corps.»

Le 4 avril il est toujours là et il eût encore la force décrire aux siens :

«C'est aujourd'hui que j'ai vingt-quatre ans. Là-bas, chez nous, vous avez sans doute orné de fleurs mes photographies sans vous douter que je suis étendu ici sous le grand ciel blessé depuis cinq jours déjà. Et pas un être n'est venu pour me sauver. Depuis hier soir ma blessure me brûle terriblement. Elle me donne la fièvre. Je souffre par moments si violemment que je n'ai pas su, dans mon désespoir, ce que je faisais et j'ai essayé de m'ouvrir les veines... Malheureusement, je n'ai pas réussi. La nuit dernière et presque tout aujourd'hui, il a plu de telle sorte que... je n'ai plus rien de sec. J'espérais fermement que je serais sauvé pour le jour de mon anniversaire, mais il n'en est plus question, il n'y faut plus penser. Je suis mort désormais pour le monde et je me réjouis de

retourner vers mon Père céleste, auprès de qui je reverrai tous ceux que j'ai aimés et chéris dans ce monde. J'aurai alors fini de souffrir, mais, ô misérable que je suis, il m'aura fallu auparavant boire pourtant l'amer calice de fiel jusqu'à la lie.

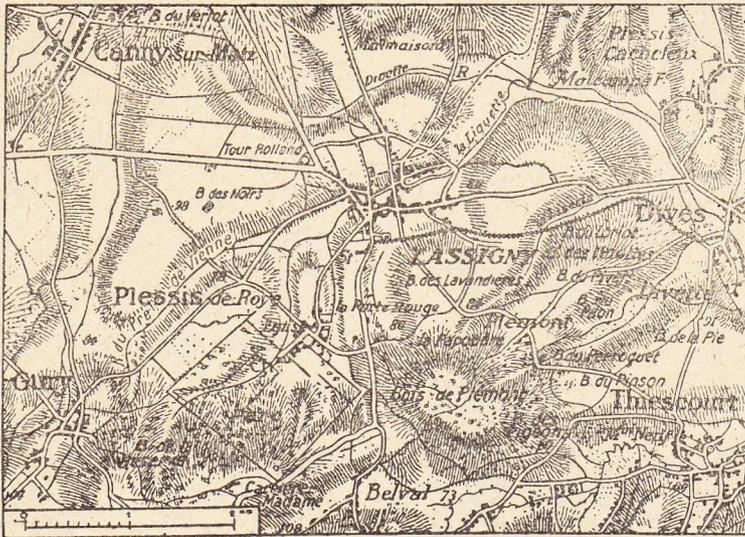
On trouva Werther mort près de Plessis-de-Roye.

Un officier allemand donna le témoignage suivant :

«Des officiers gisaient blessés dans le parc. Ils disaient aux hommes qui passaient : «Camarades, au secours! Emportez-nous.» Les hommes répondaient : «Maintenant vous nous appelez camarades et, quand nous étions au repos, vous ne faisiez même pas attention à nous. Vous nous traitiez plus bas que terre, et pire que du bétail. Cherchez de l'aide où vous voudrez, n'en attendez pas de nous!» Et les hommes passèrent sans s'occuper des officiers.

A six heures du soir (le 30 mars), quand nous apprimes dans le parc que nous étions entourés, quelques officiers essayèrent de nous persuader que nous devrions tenter une sortie que ce serait une bagatelle, pour un si grand nombre d'hommes, de briser l'anneau qui nous encerclait. Mais il leur fut répondu : «Nous ne tirerons plus un seul coup de fusil, nous sommes contents que la guerre soit finie pour nous.»

Le commandant de Surian se maintint solidement



Carte de Lassigny et environs.

sur le Piémont. Ce valeureux chef succomba trois mois plus tard, près de Festigny-les-Hameaux, sur la Marne. Un officier Jacques Lelong donna à Madame de Surian des détails concernant sa mort. Il fut touché par un éclat d'obus.

J'entrevois deux cadavres... l'un, de suite, je le reconnais, c'est Châtaignier, l'adjudant de bataillon... mais l'autre, renversé sur le côté? Mon Dieu, est-ce possible? je rampe près de lui, je m'allonge à son côté et, doucement, le cœur serré d'une indicible émotion je prends la tête de ce corps et je la retourne vers moi... Horreur! c'est lui, la figure très calme, les traits nullement crispés... les yeux vivants encore, illuminés d'un dernier reflet d'énergie, reflet qu'il avait dans les grands moments.

L'officier dut retourner au combat.

Ce n'est que le soir, quand la nuit est venue assombrir le ciel, quand tous les blessés furent partis, que je suis revenu vite auprès de lui : à genoux sur cette terre couverte de sang et de poudre, les yeux secs, car dans les grandes émotions les larmes se refusent à jaillir je lui ai rendu les derniers devoirs, je l'ai déposé sur un brancard, je lui ai fermé les yeux, ces yeux si expressifs dans lesquels je savais si bien lire sa pensée; puis, sur lui et autour de lui, j'ai recueilli tous les souvenirs, madame que l'on a dû vous remettre... son alliance, sa montre, son portefeuille, son mouchoir et ses lettres que l'obus avait jetés au loin.

Plus loin j'ai relevé son revolver, sa cartouchière, la crosse de sa canne achetée à Krüth lors de notre dernier séjour en Alsace. Tous ces souvenirs, religieusement je les ai rapportés sur mon cœur comme les reliques d'un saint, parce que pour moi, madame, le commandant en était un...!

Quelques heures plus tard, quand le bataillon est passé devant le brancard, tous se sont raidés en un dernier salut.

Ainsi donc, à Pâques, fut brisée la grande offensive allemande qui devait ouvrir la route de Paris, ou Amiens. Elle fut donc arrêtée sur le front de la 3e armée, au sud de Noyon et de Lassigny, devant le mont Renaud, le Piémont devant Plessis-de-Roye et Orvillers.

## Foch devient généralissime Lloyd George.

Pour le moment le danger semblait être conjuré. Du moins on put respirer mais on était convaincu qu'un nouvel orage se préparait.

Foch médita sur la situation. Le 3 avril eut lieu,

à Beauvais, une seconde conférence de représentants des gouvernements anglais et français.

Assistèrent à cette conférence : Lloyd George, Clemenceau, Douglas Haig, Wilson, Bliss; Pershing, Pétaïn et Foch. Lloyd George déclara qu'il était partisan de confier le commandement suprême à Foch. «Le peuple anglais a confiance en vous», déclara-t-il. Les Américains montrèrent la même confiance en Foch.

Lloyd George fit également connaître que, d'après un avis de Wilson, 120.000 Américains débarqueraient mensuellement en France.

Foch devint donc le généralissime des armées alliées.

Considérons maintenant de près l'âme de la résistance de l'Angleterre, Lloyd George.

Lloyd George était originaire du pays de Galles. Son père était un fils de fermier mais, ne voulant pas continuer le métier de son père, il devint instituteur. Il mourut à l'âge de 44 ans. Il laissa une veuve avec deux enfants : une fille Mary et un fils David. Quand son père mourut le fils avait à peine 1 mois. Un troisième enfant était attendu et la mère n'avait que de faibles revenus. Dans le comté de Carnarvon, au village natal de Madame William George, la mère de notre Lloyd George, habitait son frère Richard Lloyd.

Celui-ci était cordonnier et en même temps prédicateur des Baptistes. Il prêchait dans la vieille église de Criccieth pas dans celle de l'Etat. Il ne touchait, pour ce, aucun appointement, mais il le faisait par conviction.

Il croyait à ce qu'il prêchait aux autres : c'était un homme qui possédait une grande charité chrétienne.

Harold Spencer écrit dans son ouvrage sur Lloyd George :

«Lorsqu'il apprit que sa sœur était devenue veuve il déposa ses outils, quitta son atelier et se mit en route pour consoler ses parents éprouvés. En ce temps, il n'y avait pas encore de chemin de fer de Criccieth à Carnarvon et le cordonnier dut donc faire environ 30 kilomètres à pied. A Carnarvon, il prit le train pour Haverfordwest où la veuve habitait une petite ferme.

Richard y resta pendant quelques mois pour aider sa sœur à régler ses affaires. Puis il prit la mère avec les enfants, Mary et David avec lui, dans sa maison. Telle fut son humble mais héroïque action. Depuis lors sa sœur et ses enfants vécurent à son foyer. Quelques mois plus tard le troisième enfant vint au monde; on l'appela William George. Il fut reçu avec joie.



Le bois de Delville.

Pendant les douze années suivantes la petite famille vécut heureuse dans la chaumière du cordonnier de Llangstumdwy. Dans ce milieu villageois l'enfant David devint homme.

La maisonnette existe encore : elle est à un étage et quatre chambres. Au rez-de-chaussée se trouve la cuisine avec ses lourds soliveaux, son grand âtre et ses dalles usées. C'est là que la famille prenait ses repas et écoutait les paroles ou les lectures de l'oncle. Au bout du corridor se trouve une place plus étroite où étudiaient les enfants. L'oncle Lloyd était sévère pour le travail. Les chambres à coucher se trouvaient à l'étage. La maison avait un grand jardin planté d'arbres fruitiers. Une bâtisse en briques servait d'atelier au cordonnier. On l'appelait : « le parlement du village », car les gens venaient y exposer leurs griefs. L'atelier était aussi la maison pénitentiaire du village pour les mauvais gouvernements qui devaient y être punis à se tenir debout, face au mur.

Richard Lloyd prit sa tâche d'éducateur très sérieusement. Il travailla pour les enfants comme s'ils étaient les siens propres. Et il fit des économies pour leur permettre de faire des études.

Le futur homme d'Etat fréquenta l'école du maître Daniel Evans, un homme fort instruit et qui donnait très bien ses leçons. David put y continuer ses études pendant deux ans, afin de s'exercer dans les éléments de mathématiques et dans la langue française. Le maître Evan cultiva aussi son désir de la lecture. L'oncle Richard aurait certainement rempli tous ses devoirs, et même plus, s'il avait retiré son neveu de l'école pour lui faire apprendre le métier de cordonnier. Mais Lloyd connaissait la soif d'apprendre de son neveu. Souvent on put voir, jusque tard dans la nuit la chandelle brûler à la fenêtre du savetier du village, et on savait, que c'était le garçon qui continuait à faire de la lecture.

Richard voulut donner une instruction développée à ses neveux. Il aurait voulu voir David se faire médecin, mais ce métier n'avait pas d'attrait pour celui-ci. Son tempérament n'était pas fait pour séjourner dans une chambre de malade ou dans un hôpital. La mère voulut en faire un « sollicitor » ou avocat. Et elle pensait alors au secours que lui avait si souvent apporté auparavant un vieil ami de la maison lorsque son mari était malade. C'est Thomas Goffey, avocat à Liverpool. Devenir quelqu'un comme Thomas Goffey, c'était le souhait de David, et aussi celui de sa mère. Mais les études étaient longues et coûteuses. Il ne fallait pas songer à l'envoyer le jeune homme dans un collège ou à l'université. Et cependant pour le premier examen la connaissance du latin était exigée, et le maître d'école ne pouvait le lui apprendre. De plus une connaissance plus parfaite du français lui était indispensable.

Qui donc allait aider le garçon ?

« Moi », dit Richard.

Il ne connaissait ni le français ni le latin, mais il l'apprendrait, et le soir, à la lumière d'une bougie il étudia avec David.

Au mois de décembre il accompagna David à Liverpool où l'examen devait avoir lieu. Celui-ci dura toute une semaine.

Chaque matin l'oncle Richard conduisait son protégé jusqu'à la salle et le soir il venait l'y reprendre.

Et le zèle fut récompensé : le jeune homme réussit son examen. Le jeune candidat qui était parti de Llangstumdwy, accompagné de tous les vœux et de toutes les prières des voisins et connaissances revint le 8 décembre dans la gloire de son premier succès.

Un homme au village était aussi heureux que l'oncle et la mère : l'instituteur qui consigna le succès de Lloyd George dans le livre d'or de l'école nationale de Llungstumdwy.

David Lloyd George fut reçu comme commis à la maison des sœurs Breese, Jones et Cassan, à Portmadoc. A l'âge de seize ans il y prit place derrière un grand bureau. Le dimanche il revenait à la maison. Pendant la semaine il restait chez des braves gens qui le traitaient comme leur fils. Il aimait à se rendre dans un atelier où l'on fabriquait des bougies pour les carrières d'ardoises du pays de Galles ; il allait s'y entretenir avec les ouvriers, car discuter était pour lui une nécessité. David fit ses débuts dans la vie publique ; ses occupations étaient multiples : il devait se rendre au tribunal, recueillir les impôts, s'occuper du droit de vote, donner des meetings et aussi d'affaires de famille. Tout cela était un excellent exercice pour le futur homme d'Etat.

En 1880, l'oncle Richard put prendre sa retraite et il vint habiter Criccieth avec sa sœur, à trois kilomètres de Portmadoc, de sorte que David put de nouveau vivre au sein de sa famille.

Il étudia toujours avec ardeur, lut beaucoup et commença à écrire dans les journaux. Les articles furent très remarquables. Dans le « Debating Society » de Portmadoc il prit part à la discussion de questions politiques. Dès lors on admira déjà son éloquence.

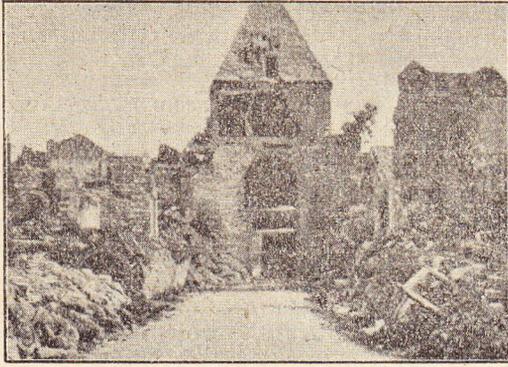
En 1884, David Lloyd George passa son dernier examen de droit. Il était maintenant avocat, mais il dut attendre ses premiers revenus pour lui permettre de s'acheter une tige pour exercer son métier.

Il installa son bureau dans le petit salon de son oncle à Criccieth. Il eut bien vite des clients et gagna beaucoup de petits procès.

En 1883 il ouvrit son étude dans la rue principale de Portmadoc. Son frère William devint son associé. Mais David s'occupa aussi de la politique. Il prit la parole dans les meetings. Les paysans, qui avaient beaucoup de griefs à faire valoir, qui devaient payer des dîmes, des baux élevés et de lourds impôts mirent leur confiance en lui. Il défendit les intérêts de beaucoup d'entre eux avec tant de succès que son nom devint très connu. La population du pays de Galles était encore souvent traitée en vaincue. Le désir le prit de représenter le pays Galles au parlement. Il pouvait devenir candidat, mais il céda volontairement la place à un ami plus âgé, qui fut élu.

David se consacra néanmoins aux intérêts du pays de Galles. On le vit partout où se commettait de l'injustice. Il défendit les gens de sa race contre leurs maîtres. Il prit à cœur des questions extraordinaires, telle que la défense d'inhumier des non croyants dans le cimetière de l'Etat... De cette façon il devint un avocat très populaire.

Il y eut un jour un grand meeting dans lequel le fameux Irlandais, Michel Davitt, devait prendre la parole. Ce Davitt plaidait pour l'autonomie, le « Home Rule » de l'Irlande et pour la défense de son



Peronne. La Porte de Bretagne.

pays il avait déjà encouru des punitions, du fait de rébellion. Beaucoup de personnes qui se rendirent au meeting étaient quelque peu méfiantes. La cause des Irlandais était juste évidemment, mais on vivait encore sous le régime de la domination même au pays de Galles, et après tout l'insubordination était de l'insubordination.

David George voulut aussi se rendre au meeting. Sa famille trouva que c'était une imprudence, mais Maggie Owen, une jeune fille, qui avait beaucoup d'influence sur lui, le persuada qu'il était de son devoir de se rendre à la réunion.

Aussi le jeune avocat ne s'y rendit-il pas seulement comme auditeur mais il proposa un ordre de jour de félicitations à Michel Davitt et appuya cet ordre du jour par un discours qui suscita beaucoup d'enthousiasme et qui fut très commenté même après la séance.

Michel Davitt fut lui même ému par ce discours et dit à David George qu'il devait se préparer à siéger au parlement.

Et en effet, le modeste avocat de Portmadoc voulut aller à Westminster. Des jeunes gens se groupèrent autour de lui et le poussèrent à poser sa candidature aux élections prochaines. Mais un de ses amis, plus âgé que lui voulait devenir député. C'était un fils de fermier, Tom Ellis et David lui céda volontairement sa place. Ils restèrent de fidèles amis jusqu'à la mort de Tom.

David avait donc le temps et il mit à profit pour s'ingérer de plus en plus dans la vie politique.

En 1886, il se mêla dans la lutte ardente qui se livrait au pays de Galles, pour la suppression des dixièmes que l'on devait payer à l'Eglise. David donna beaucoup de meetings et il vit avec satisfaction que à certains endroits on refusa de payer l'impôt. Souvent il discutait en pleine rue avec un prêtre anglican à propos des dixièmes et il se montrait alors l'ardent champion des humbles qui l'écoutaient avec admiration.

Pour les paysans du pays de Galles, cet homme, un avocat qui n'était pas l'allié des maîtres, était une apparition rare. Pour la population les tribunaux étaient les collaborateurs des puissants aussi Lloyd George fut donc bientôt appelé « l'avocat des pauvres ». Un jour David plaida une affaire qui était la conséquence d'un système injuste. D'après la loi on ne pouvait pas pêcher dans les rivières, car celles-ci étaient considérées comme propriété privée.

Quatre ouvriers carriers furent traînés devant le tribunal parce qu'ils avaient pris du poisson dans un étang et l'accusateur public essaya de démontrer que cet étang appartenait à la rivière, donc au domaine du propriétaire.

Lloyd George plaida pour les carriers et démontra que le tribunal avait des idées préconçues.

Le président, un seigneur du pays de Galles, qui était aussi grand pêcheur et grand chasseur, coupa

tout à coup son discours et dit qu'il porterait l'affaire devant la haute cour.

« Bien, monsieur », lui répondit Lloyd George, mais devant un tribunal parfaitement intègre et pas animé d'idées préconçues ! »

« De quel magistrat parlez-vous ? » demanda le président vexé.

« De vous et de personne d'autre » répondit l'avocat.

Les juges offensés se retirèrent. C'était précisément cela que Lloyd George attendait. Par des faits semblables il voulait attirer l'attention du peuple sur les situations malsaines. De cette façon il essaya de ruiner la tyrannie des tribunaux.

Entretiens le sollicitor de Portmadoc était devenu amoureux. Il était d'ailleurs joli garçon, d'un commerce très affable et il était très populaire : il n'est donc pas étonnant que plus d'une jeune fille de Criccieth le regarda avec complaisance.

Une jeune fille surtout l'intéressait beaucoup, et elle s'intéressait aussi à lui. C'était Maggie Owen, qui l'avait incité à se rendre au meeting de l'Irlandais. Elle habitait une ferme et était la fille d'un riche fermier qui appartenait à une vieille famille galloise, une de ces familles de vieille souche ayant l'orgueil de leur race.

Maggie se rendrait au temple à Criccieth : les jeunes gens s'y rencontraient et après le service, ils retournaient en se promenant. George visita aussi la ferme d'Ednyfed pour causer politique avec le père Owen, mais on s'aperçut bien vite qu'il avait un autre but. Le père Owen n'était pas prêt à recevoir David comme gendre. Si celui-ci aurait été un riche fermier de la région alors bien, mais il ne pouvait accorder la main de sa fille à un humble et pauvre avocat de Portmadoc qui avait peut-être un grand nom, mais pas de fortune.

Une tante pensa autrement et dit à Maggie :

« Tenez bon ; ce jeune homme fera une brillante carrière. »

Et la jeune fille se trouvait maintenant entre l'amour filial et son amour pour George. Elle ne put se résoudre à abandonner le jeune homme et attendit. Quatre années s'écoulèrent. Le père Owen s'aperçut alors qu'il s'était trompé.

Petit à petit David devint célèbre il devait de gros revenus et le 24 janvier 1889 il épousa Maggie. L'oncle Lloyd et John Owen, aussi un prédicateur, les unit dans le mariage dans la petite église de Pencaenwydd. Le village de Criccieth était pavoisé et des feux de joie allumés. Le jeune couple fit son voyage de noces à Londres. Ils s'installèrent alors à la ferme d'Owen où ils passeront quelques années très heureuses et où leurs premiers enfants vinrent au monde.

Mais Maggie ne voulait point qu'en dehors de son métier, son mari se vouât entièrement à sa famille seulement. Il devait se lancer dans la politique. La jeune femme avait une soif ardente de justice.

Une fois on annonça qu'un meeting serait tenu à Portmadoc par les adversaires du mouvement gallois. D'ordinaire on disait alors au début que la contradiction serait tolérée, après les discours. Mais une fois ceux-ci prononcés, les promoteurs du meeting disaient que le temps faisait défaut et de cette façon ils atteignaient leur but. Ils avaient dit leur mot et les contradicteurs pouvaient s'en retourner sans avoir pu dire une parole. Ce soir-là David était indisposé, mais il voulut cependant se rendre à la réunion. Et sa femme jugea aussi que sa place y était tout indiquée.

David sen fut donc. Mais dès le début il dit qu'il avait quelques questions à poser.

« Tantôt », lui répondit-on, fidèle à la tradition.

Mais on avait affaire avec quelqu'un qui n'était pas d'sposé à se laisser bernier.

« Non, tout de suite ! » cria-t-il.

« Vous aurez l'occasion à la fin », reprit-on sur un ton aigre-doux.

« Non, maintenant ! » répéta George avec entêtement. « Je suis prêt à poser mes questions ! »

Et le peuple cria pour l'encourager :

« Oui, maintenant ! Tenez bon ! Sautez sur l'estrade ! On doit en finir avec le système d'étouffement de nos voix ! »

David se rendit vers l'avant et monta sur l'estrade. Les organisateurs étaient furieux, mais les assistants acclamèrent l'audacieux.

« Parlez donc ! »

« Prenez la parole ! »

« Tenez bon, tenez bon ! »

Tous ces cris lancés et ces voix crièrent plus haut que celles des organisateurs.

David était encore enrhumé, mais il sembla avoir oublié son mal. La parole résonna puissante. Ce ne fut pas le parti adverse qui tint le meeting, mais sa plaidoirie en faveur des droits du pays de Galles. A la fin du meeting on porta le jeune avocat sur les épaules.

En 1888 Lloyd George pensa sérieusement à poser sa candidature pour le parlement. Cela ne marcha pas tout seul. Il était de coutume de n'envoyer que les seigneurs à Westminster. David George se posa en candidat pour les villes de Carnarvon.

Il était à peine âgé de 25 ans. Beaucoup de gens haussèrent les épaules en parlant de l'humble origine de David, qui avait été élevé dans une chaumière.

Il eut à lutter contre les petits cercles qui arrangeaient toujours entre eux les affaires électorales. Mais la jeunesse était pour Lloyd George, la jeunesse qui avait été emportée par le courant nationaliste, qui en avait assez des vieilles perruques qui s'étaient toujours trop facilement laissé entraîner par la routine du parlement.

David était leur homme.

David qui défendait les pauvres, qui osait bouleverser un tribunal, qui osait exiger la parole à un meeting contradictoire et la prenant. Il suscita l'espoir chez les jeunes.

Il avait comme adversaire Ellis Nanney, qui avait appelé Lloyd George un « candidat d'un hameau » dans un de ces discours.

« Nous sommes, en effet, les fils d'un hameau », lui cria David, « mais le jour des fils de hameau commence à poindre enfin ! »

Il donna beaucoup de meetings et écrivit des articles flamboyants. Il avait à livrer combat à un seigneur qui possédait beaucoup de partisans et beaucoup d'influence.

Le jour des élections arriva. Il y eut peu d'absentions. Ce fut un jour fiévreux. Enfin, on commença le dépouillement. D'abord courut la nouvelle que Lloyd George était battu. Ses amis le consolèrent et lui promirent plus de succès aux prochaines élections.

Mais tout à coup on entendit :

« David George est élu. »

Et en effet, on s'était trompé pendant le dépouillement, et il se fit que Lloyd George eut 18 voix de majorité. Lloyd George arrivera donc au parlement.

D'abord il s'y tint à l'écart en attendant l'occasion favorable pour conquérir sa place dans la salle. De plus il s'était donné comme devise que son auditoire devait être « le pays entier ». Il ne parlait pas seulement pour les membres du parlement. Il se fixe à Londres avec sa famille. Les revenus avaient beaucoup diminué parce que la politique était néfaste à ses affaires privées. Bientôt il se fit remarquer dans le parlement. Il y prononça des discours émouvants. Il y fut le champion du pays de Galles. Dans la lutte il s'opposa même à Gladstone et fut son vainqueur. Une fois il fut exclu du parlement, lui et ses amis, pendant une semaine, mais ce fait ne fit qu'accroître sa popularité. Il devint très influent dans le parti libéral. Sa lutte pour le pays de Galles lui ouvrit aussi les yeux sur toute sorte de fausses situations en Angleterre.

En 1899 éclata la guerre contre les Boers. Lloyd George faisait alors un voyage en Canada. Il revint rapidement en Angleterre. Il médita la situation pendant la traversée. Il était convaincu que l'Angleterre allait commettre une grande injustice. Mais avant de se prononcer sur la question, il étudia dès son retour les documents des deux partis pour se faire une idée exacte du différend. Il conclut qu'on aurait pu éviter cette guerre. Lorsque, de plus, il s'aperçut que l'Angleterre faisait de la politique annexionniste il résolut de prendre position contre le gouvernement, au risque de devoir affronter l'opinion publique.

Il combattit la guerre avec violence. Il commença une campagne contre la guerre par toute l'Angleterre. Beaucoup de ses amis parlementaires refusèrent de le suivre, mais cela ne put le faire abandonner la voie qu'il s'était tracée et la peur lui était inconnue.

Il se rendit de préférence dans les régions où la population montrait le plus l'enthousiasme pour la guerre : à Glasgow il brava la foule en furie. On l'insulta de traître. A Birmingham il fut assiégé à l'hôtel de ville. La foule armée pénétra dans le bâtiment. Lloyd George et ses amis furent obligés de se sauver dans un appartement retiré. La foule sauvage menaçait de le tuer avec ses amis. Le chef de la police inventa un stratagème et proposa à Lloyd George de le laisser échapper en uniforme d'agent de police. Il refusa d'abord mais, lorsqu'on insista et qu'on l'avertit qu'il exposait ses amis à la mort, il accepta.

Dans trois des villes par lesquelles il avait élu on le brûla en effigie. Il se rendit dans la contrée où il avait été populaire jadis. Des amis lui déconseillèrent de le faire. Il le fit malgré eux. Il prit la parole à Bangor, mais on brisa les carreaux de la maison qu'il occupait. Ses adversaires avaient alors beau jeu d'exciter la foule contre le « traître » Lloyd George. David quitta la maison et refusa une escorte de police. Sans crainte il traversa la masse hostile. Tout à coup un gourdin s'abattit sur sa tête. Il fut sauvé grâce à son chapeau. En chancelant il entra dans un café. Dehors la masse hurlante se fit de plus en plus nombreuse. La police parvint à le décider de s'enfuir par une porte de derrière. Une voiture l'attendait. La populace assiégée le café jusque deux heures du matin.

Mais Lloyd George ne désespéra point. Il se rendit à Nevin où on l'avait presque idolâtré. Ses amis l'abandonnèrent. Il voulut parler quand même. Personne ne voulut entrer dans la salle : les auditeurs restèrent dehors. Lloyd George prit néanmoins la parole : lorsqu'on l'entendit parler les gens entrèrent quand même. Il parlait velche. Mais personne ne l'approuva lorsqu'il parla de la guerre injuste et demanda une paix équitable.

Tout à coup, Lloyd George regarda ses électeurs et s'écria : « Il y a cinq ans vous m'avez donné un bulletin bleu que je devais remettre, en qualité de votre représentant, au speaker du parlement. Je veux bien vous remettre ce bulletin, mais je suis fier de pouvoir vous dire qu'il n'est pas maculé de la moindre goutte de sang humain. »

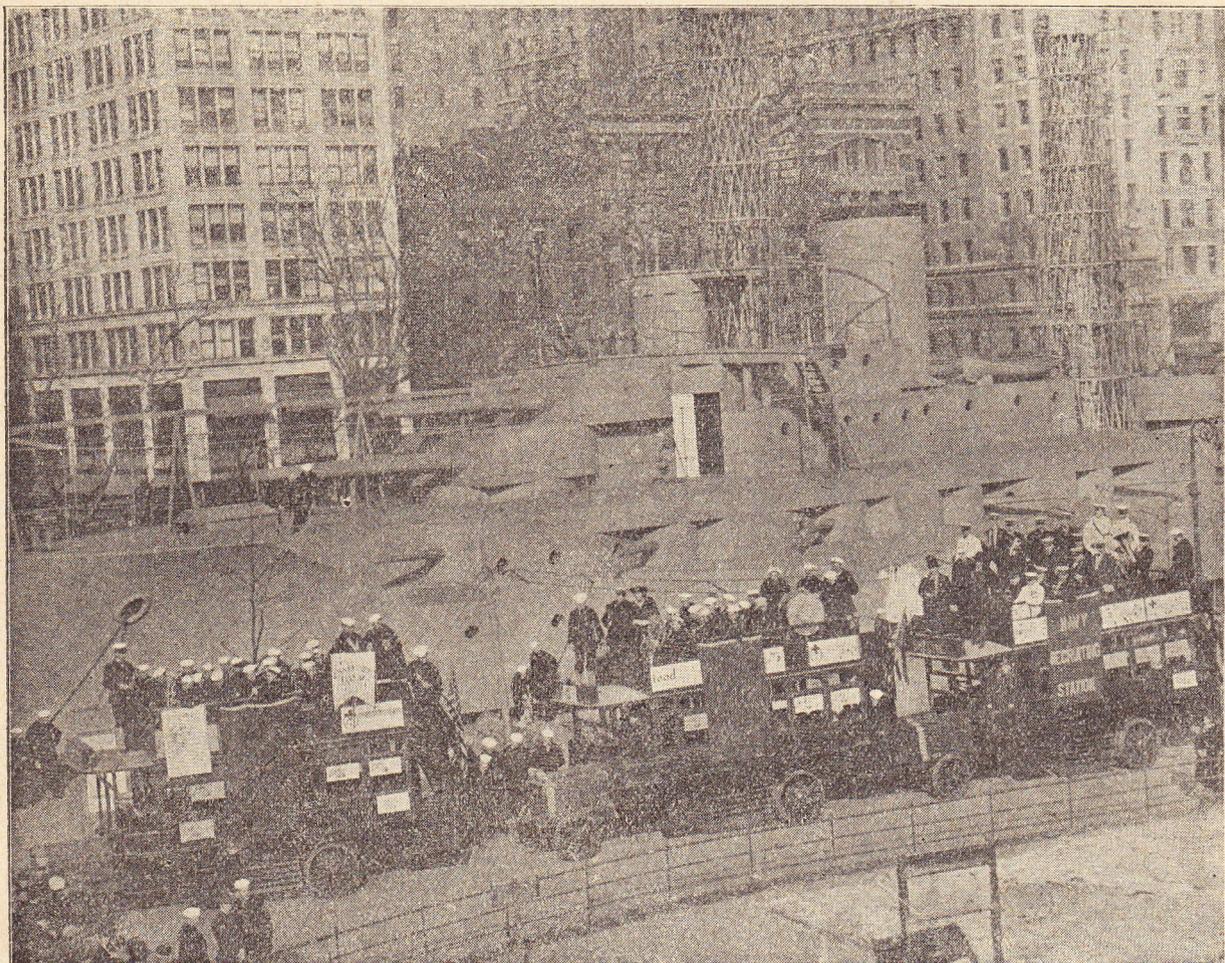
Et Lloyd George avait touché la corde sensible : la réunion se lève et l'accabla.

En tout ceal il fut encouragé par sa femme. Maggie Owen n'avait point encore changée quoiqu'elle connut de dures épreuves.

L'avocat avait ouvert un bureau avec un associé : il fut boycotté. On lança même des pavés dans les carreaux. Les clients allèrent ailleurs. On voulut arracher le gagne-pain à ce courageux champion du droit.

« Je pourrais vous envoyer avec les enfants à Criccieth », dit-il à sa femme, « je resterai habiter ici dans une mansarde. »

Et bientôt il fut forcé d'envoyer son fils Richard, parce qu'on rendait la vie en classe impossible pour le jeune homme.



Propagande pour la guerre, aux Etats-Unis. Dans un square à New-York on a construit, un grand navire de guerre où l'on peut s'engager comme volontaire.

Et cependant le sein de sa famille était le seul endroit où Lloyd George fut dédommagé de tout ses revers; il affectonna la vie de famille au-dessus de tout et c'était pour lui une véritable jouissance d'entendre chanter ses enfants des chansons dans la vieille langue du pays de Galles.

Miss Hobhouse, qui avait été dans un camp de concentration, dans lequel on laissait les femmes et les enfants des Boers mourir de privations, vint un jour trouver Lloyd George et lui lut un passage de son carnet de notes, concernant cette vie.

« Publiez le ainsi ! » lui dit-il.

Le journal parut et Lloyd George fit en même temps une interpellation à la Chambre : ce fut la fin de cette abominable institution.

Il trouva deux hommes riches et généreux qui achetèrent le «Daily News», et défendirent sa cause dans ce journal.

A la Chambre, il sut affronter le fameux Chamberlain. Il attaqua celui-ci concernant l'affaire Rynocks. D'importantes commandes de munitions alors que quelques membres de la famille de Chamberlain détenaient de nombreuses actions de cette société. Le parlement fut dissous. Chamberlain espéra sans doute que Lloyd George, que l'on avait brûlé trois fois en effigie, dans sa circonscription électorale, ne serait plus réélu. Lloyd George se remit à donner des meetings : il se heurta à une tendance hostile. Cela ne le découragea cependant point. Il harangua partout la foule en velche. Alors on écoutait toujours.

Son adversaire était un officier retraité. Tous ceux qui avaient de l'intérêt à dominer le pays de Galles, partirent naturellement en guerre contre l'ennemi héréditaire de cette domination, Lloyd George. On prépara même des buchers pour brûler une quatrième fois le « busé » en effigie.

Le jour de l'élection arriva. Jamais Lloyd George n'avait obtenu une majorité si écrasante : 296 voix.

Le bois servit donc à allumer des feux de joie.

La même foule qui avait exigé sa mort, quelques mois auparavant l'acclama maintenant comme un souverain. Son éloquence et sa droiture avaient touché le peuple. Lloyd George se promena en voiture. Soudain il se leva et demanda au peuple de chanter en chœur l'hymne du pays de Galles : « Land of our Fathers ».

La paix fut conclue. Campbell-Bannerman, Roseberry et d'autres y collaborèrent, mais Lloyd George avait seul connu tous les dangers et supporté toute la charge. Plus tard il fit entrer Smuts dans son cabinet, et dans la présente guerre son intelligence et l'intérêt de l'Angleterre et des alliés le portèrent vers Botha, mais en conscience sa sympathie allait à De Wet, l'homme qui ne capitula pas.

Lloyd George livra encore un dur combat pour les droits du pays de Galles et son influence s'accrut de jour en jour.

En 1905, il devint ministre du commerce. Il réforma alors beaucoup de vieilles institutions et s'en prit encore une fois aux privilèges de quelques capitalistes, afin d'obtenir plus de justice.